



Le mouvement de retour vers le sujet et l'approche des représentations sociales

Denise Jodelet

DANS **CONNEXIONS** 2008/1 n° 89 , PAGES 25 À 46

ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 0337-3126

ISBN 9782749209142

DOI 10.3917/cnx.089.0025

Date de mise en ligne : 21/08/2008

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-connexions-2008-1-page-25?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour érès.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Denise Jodelet

Le mouvement de retour vers le sujet et l'approche des représentations sociales

*Il est désormais possible de briser le silence imposé
à toutes les conceptions du sujet,
de ses représentations, de ses combats.*
Alain Touraine ¹

Dès l'ouverture du champ d'étude des représentations collectives et sociales, la construction théorique de ces objets comme l'étude empirique des phénomènes qui leur correspondent n'ont pas manqué de soulever une interrogation sur leur relation avec les représentations individuelles et sur le statut accordé au sujet énonciateur et producteur des représentations, fût-il individuel ou social. Cette interrogation se retrouve exprimée, explicitement ou en creux, dans la façon dont la notion de représentation sociale ou collective a été élaborée au cours du temps aussi bien par le précurseur, Durkheim (1895), et l'initiateur, Moscovici (1961 et 1975), de ce champ de recherche, que par divers courants et travaux qui l'ont développé ².

Si chez Durkheim la relation entre représentations individuelles et collectives a pris la forme d'une opposition radicale, chez Moscovici le fait de traiter de la représentation sociale comme une « élaboration psychologique et sociale » et d'en aborder la formation à partir de la trian-

1. Dans *Penser autrement*, 2007, p. 18.

2. Pour une présentation succincte de ce champ de recherche, voir Denise Jodelet, 2006b.

Denise Jodelet, 85 boulevard Pasteur, 75015 Paris. Directrice d'études retraitée, École des hautes études en sciences sociales (Laboratoire de psychologie sociale, Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain). denise.jodelet@wanadoo.fr

gulation « sujet-alter-objet » (1970³, 1984, 2000) conduit à s'interroger sur la place réservée au sujet. Celui-ci est référé, plus ou moins explicitement, dans différentes approches, soit comme réponse élémentaire des agrégats qui définissent une structure représentationnelle, soit comme lieu d'expression d'une position sociale, soit comme porteur de significations circulant dans l'espace social ou construites dans l'interaction. Certains auteurs se sont préoccupés de la relation entre les représentations qui sont individuelles et celles qui sont sociales, allant jusqu'à parler de « représentations sociales individualisées », des limites du caractère social de représentations obtenues par la sommation des contenus livrés par des individus, ou de la nécessité de cerner la façon dont les individus s'approprient les représentations socialement partagées. Cependant, force est de constater que la question du sujet n'a pas fait, jusqu'à présent, l'objet d'une réflexion systématique dans l'approche théorique des représentations sociales.

On peut attribuer ce qui apparaît, dans une certaine mesure, comme un vide théorique à deux ordres de raisons. En psychologie sociale, la définition de son objet propre a conduit à une centration sur les phénomènes d'interaction et de communication, localisant l'étude des représentations sociales dans l'espace intermédiaire tissé par les relations sociales, au risque de perdre de vue la dimension subjective de leur production. Un autre ordre de raisons est intervenu, à mon sens, de manière plus décisive. Il tient au destin qu'a connu la notion de « sujet » dans les sciences et la philosophie sociales, particulièrement au cours de la seconde moitié du xx^e siècle.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, plusieurs courants de pensée ont convergé pour discréditer la notion de sujet. Cependant, les conjonctures historiques et épistémologiques qui ont marqué la fin du siècle se sont traduites par la remise en cause des paradigmes jusqu'alors dominants, entraînant un renversement des positions dont la psychologie sociale ne saurait éviter de tenir compte. D'autant que ce renversement associe à la réhabilitation de la notion de sujet une reconnaissance de celle de représentation comme phénomène social majeur. L'examen de ce destin devrait permettre de dégager quelques pistes pour avancer dans la réintégration du sujet dans l'approche théorique des représentations sociales.

3. Il faut rappeler en effet que dès 1970, Moscovici avait posé cette triangulation pour lever les difficultés rencontrées par la psychologie sociale dans la définition de son unité d'analyse et d'observation. Pour dépasser l'optique individualiste des points de vue taxonomique ou différentiel, il proposait une optique sociale prenant « comme point focal l'unité globale constituée par l'interdépendance, réelle ou symbolique, de plusieurs sujets dans leur rapport à un environnement commun, que celui-ci soit de nature physique ou sociale. Une telle perspective est applicable aux phénomènes de groupe aussi bien qu'aux processus psychologiques et sociaux et intègre le fait de la relation sociale dans la description et l'explication des phénomènes psychologiques et sociaux. Dans ce cas, la relation Sujet-objet est médiée par l'intervention d'un autre sujet, d'un "Alter", et devient une relation complexe de sujet à sujet et de sujets à objets » (33).

La mort du sujet

En taillant gros, on peut dire que la notion de sujet, associée aux idées d'individualisme, d'humanisme et de conscience, a été rejetée sous les coups d'anathèmes issus du positivisme, du marxisme, du structuralisme et du postmodernisme, ou résultant de la combinaison de certaines de ces perspectives. Tout d'abord, et dès le XIX^e siècle, s'est amorcé un mouvement dont Nietzsche fut une figure de proue, récusant l'idée que la pensée est le propre d'un sujet personnel et responsable. Ce mouvement a trouvé ses raisons dans l'ensemble des « théories du soupçon ⁴ » qui ont dénoncé le caractère illusoire d'une conscience transparente à elle-même. Plus spécifiquement, l'anathème positiviste a trouvé deux expressions, annulant le sujet sous la détermination de causalités objectivantes. D'une part, en psychologie, le béhaviorisme a éliminé le sujet en raison de son identification avec la notion de conscience, de boîte noire inaccessible à l'investigation scientifique. D'autre part, dans les sciences sociales, l'objectivisme, réifiant les processus sociaux, a réduit le monde à un « théâtre de marionnettes », selon l'image de Simmel. L'anathème marxiste, voyant dans l'individualisme le produit d'une idéologie de classe et rejetant l'idée d'une conscience libre coupée de ses conditions matérielles, a situé le sujet du côté de la fausse conscience. L'anathème structuraliste, s'en prenant au discours de l'humanisme, a oblitéré le sujet originaire et fondamental sous le jeu des fonctionnements inconscients d'ordres psychique, linguistique, social. L'anathème postmoderniste, ciblant le sujet du cartésianisme et son caractère unitaire et substantiel, a dispersé le Soi – le self qui est une objectivation de l'identité et non un sujet – sous les « techniques sociales de saturation », pour reprendre une expression de Gergen (1991).

Ces condamnations ont sous-tendu ce que Touraine (2007) appelle un « discours interprétatif dominant » qui déplaça la recherche vers des lieux extérieurs au sujet dans l'analyse et l'interprétation des faits sociaux et des conduites humaines et sociales, avec un effet sur les paradigmes d'investigation psychologique et sociale. Dans le champ de la psychologie sociale, ce mouvement de rejet a eu des conséquences positives en ce qu'il a permis de réintroduire la dimension sociale dans l'approche des phénomènes étudiés. Mais, dans le même temps, cela a conduit à l'élimination de l'idée de sujet comme entité psychologique et mentale, l'attention se portant uniquement sur les phénomènes d'interaction, excluant tout un espace ayant à voir avec la dynamique psychique qui sous-tend la production de la pensée et de l'action et externalisant les phénomènes de représentation.

Cette orientation a entraîné l'oubli ou la négligence de certaines contributions qui ont entrepris, dès l'ouverture du champ d'étude des

4. Sont rangés dans cette catégorie le marxisme, la psychanalyse, le structuralisme.

représentations sociales, d'approcher leur dimension subjective⁵. Je pense, entre autres, à l'apport de Kaës (1976) concernant l'appareil psychique des groupes ou à celui de l'ego-écologie (Zavalloni, 2007) qui depuis trente ans s'attache, à propos des processus identitaires, aux relations entre représentations sociales et subjectivité. De tels points de vue renvoient à un sujet qui ne serait pas un individu isolé dans son monde de vie, mais serait authentiquement social ; un sujet qui intériorise, s'approprie les représentations tout en intervenant dans leur construction. Il serait temps, au moment où l'on observe un renversement de perspective dans les sciences humaines, de renouer avec cette tradition. D'autant que les études menées dans le champ des représentations sociales ciblent aussi bien des individus insérés dans, et partie prenante de, réseaux et contextes sociaux que des collectifs de nature diverse (groupes, communautés, ensembles définis par une catégorie sociale, etc.).

Pour avancer dans cette direction, il convient d'ouvrir une parenthèse sur les réflexions menées, au plan philosophique, sur la notion de sujet. Cela pour deux raisons : d'une part, on a souligné que les sciences humaines se sont ouvertes au dialogue avec la philosophie (Dosse, 1995) ; d'autre part, en psychologie sociale, les critiques de l'approche des représentations sociales cherchent souvent un appui dans des textes philosophiques, s'agissant particulièrement des phénomènes mentaux et discursifs. Il va de soi que, dans le cadre de cet article, il ne saurait être question de couvrir toutes les discussions relatives au concept de sujet. Je me bornerai donc à quelques références qui ont un rapport direct avec l'articulation de la subjectivité et des représentations, après un détour par le débat sur la tradition classique.

Excursus sur le sujet cartésien

En effet, bien des discours de récusation du sujet ont pour cible centrale un prétendu « sujet cartésien » qui est associé à la représentation. Ces critiques ont eu un effet notable sur la conception de la représentation sociale comme mode de connaissance reliant un sujet et un objet, écartant la validité d'une exploration des formes mentales au profit de la seule discursivité, et soulevant la question des rapports avec les sciences cognitives⁶.

5. En 1970, Moscovici déclinant ce qui lui paraissait entrer dans les « thèmes prioritaires qui constituent ce que l'on peut appeler l'objet d'une science », avait inclus, à côté de l'idéologie, de la communication, les rapports entre et dans les groupes sociaux « dont l'étude touche à un problème fondamental de la psychologie sociale : celui de la *constitution du "sujet social"* (individu ou groupe) qui reçoit dans et par la relation *existence et identité sociales* » (63).

6. Il y aurait lieu de discuter aussi bien des ressources que des limites que comporte une référence, non seulement aux modèles de la cognition sociale, mais aussi à ceux de la philosophie de l'esprit (Fisette et Poirier, 2002). Discussion qui dépasse le cadre de cet article.

Or, avec la fin du ^{xx}e siècle, des voix se sont élevées pour redresser certaines mésinterprétations du dualisme de Descartes, dont la réflexion a constitué, selon Chomsky (2006), la première révolution cognitive qui a « grandement stimulé » la seconde révolution cognitive contemporaine, sous trois rapports, à savoir : l'intérêt pour la nature de la conscience et la logique présidant à la cohérence des actions humaines, les théories de l'esprit et de ses rapports avec les fonctionnements corporels, l'étude du langage marquée par « la confluence d'idées au cachet traditionnel et oubliées depuis longtemps » (98).

On a pu parler, à propos des assertions du postmodernisme ou de la philosophie de l'esprit, d'un « cartésianisme de caricature » (Jacques, 2000) en raison des contresens opérés par certains auteurs anglo-saxons en assimilant le Cogito au « sens intime », à l'introspection que Descartes rejetait, ou en « substantialisant » ce qui n'était qu'une proposition existentielle par laquelle le *je*, le *moi* se pose face à Dieu ou au monde. La limitation de la philosophie de Descartes à la dualité âme-corps ou au dualisme pensée-étendue correspondrait à un « usage incertain » des sciences humaines et à une tradition culturelle qui ont conduit à une « mauvaise lecture » et à des « lieux communs » traduisant plusieurs incompréhensions liées à la méconnaissance d'un projet anthropologique fondé sur l'union de l'âme et du corps (Milon, 2007). Et de fait, certains auteurs ont pointé dans l'articulation du corps et de l'ego chez Descartes ⁷ les prémisses de l'usage philosophique de la notion de chair comme pensée incarnée (Merleau-Ponty, 1964) ⁸, et de celle de l'assomption phénoménologique d'une intersubjectivité (Husserl, 1950) ⁹.

Pour d'autres, les expressions « sujet cartésien » et « subjectivité cartésienne » correspondent à « une invention qui est un quiproquo » de traduction, repérée surtout chez Kant, mais induisant chez d'autres auteurs, notamment Heidegger, des erreurs d'interprétation du sens du Cogito (Balibar et coll., 2004). Enfin, il se trouve aujourd'hui un philosophe comme Zizek (2007) pour « réaffirmer le sujet cartésien » contre le pacte tacite qui l'évacue, en reprenant une lecture politique et psy-

7. Voir notamment, dans la sixième Méditation (1641), la célèbre phrase : « Je ne suis pas logé dans mon corps comme un pilote dans son navire mais, outre cela, je lui suis conjoint très étroitement, tellement confondu et mêlé que je compose comme un seul tout avec lui » (1949, 217).

8. « L'idée cartésienne du corps humain en tant qu'humain *non fermé*, ouvert en tant que gouverné par la pensée – est peut-être la plus profonde idée de l'union de l'âme et du corps. C'est l'âme intervenant dans un corps qui n'est *pas de l'en soi* (s'il l'était, il serait fermé comme un corps animal), qui ne peut être corps et vivant – humain qu'en s'achevant dans une “vue de soi” qui est la pensée » (283).

9. « C'est uniquement par la liaison de la conscience et du corps en une unité naturelle donnée à l'intuition empirique qu'est possible quelque chose comme une compréhension mutuelle entre les êtres animés appartenant à un même monde. [...] C'est uniquement par ce moyen que chaque sujet connaissant peut découvrir le monde total comme l'englobant, lui et d'autres sujets, et en même temps le reconnaître comme étant le seul et unique monde de vie commun à lui et aux autres sujets » (179).

chanalytique du cogito qui en dénie la transparence et en montre la face obscure.

Par ailleurs, on a insisté sur la dimension de revendication et de critique que comporte la position du *Je*, comme l'indique Canguilhem (1989, 29) : « Penser est un exercice de l'homme qui requiert la conscience de soi dans la présence au monde, non pas comme la représentation du sujet *Je* mais comme sa revendication, car cette présence est vigilance et plus exactement sur-veillance. [...] Le *Je* surveillant du monde des choses et des hommes c'est aussi bien le *Je* de Spinoza que le *Je* de Descartes. [...] Assigner à la philosophie la tâche spécifique de défendre le *Je* comme revendication incessible de présence-surveillance, c'est ne lui reconnaître d'autre rôle que celui de la critique. »

L'émergence de la subjectivité

Cette inscription active dans le monde trouve un écho dans toute la réflexion contemporaine qui situe la question du sujet dans une perspective politique et historique. Cette réflexion intéresse surtout le milieu intellectuel français, mais elle a influencé la pensée de courants contestataires, particulièrement dans le féminisme d'outre-Atlantique, celui de Butler (1997). Il s'avère qu'elle a des implications importantes pour les sciences sociales, par suite de l'identification entre la problématique de la subjectivité et celle de la sujétion.

Ainsi, pour Deleuze et Guattari (1980) le sujet moderne du système capitaliste est décrit par deux paradigmes : celui de la servitude, qui vient du latin *servus*, l'*asservissement*, et celui de la sujétion, l'*assujettissement* de l'individu à des règles et à des objectivations. La sortie de l'un et l'autre états suppose une libération dans la construction de la relation à soi-même à travers diverses modalités pratiques. Les formes et les figures de la subjectivité sont créées et façonnées, dans le devenir historique, par les conditions sociales et les institutions, que Guattari appelle des « équipements collectifs de subjectivation » qui sont d'ordres religieux, politique, technique, artistique, etc. Constat qui laisse ouverte une possibilité de changement : « La subjectivité demeure aujourd'hui massivement contrôlée par des dispositifs de pouvoir et de savoir qui mettent les innovations techniques, scientifiques et artistiques, au service des figures les plus rétrogrades de la socialité. Et pourtant, d'autres modalités de production subjective – celles-là processuelles et singularisantes – sont concevables. Ces formes alternatives de réappropriation existentielle et d'auto-valorisation peuvent devenir demain la raison de vie des collectivités humaines et des individus qui refusent de s'abandonner à l'entropie mortifère caractéristique de la période que nous traversons » (Guattari, 1986, 18).

Un mouvement semblable se repère chez Foucault, qui affirme avoir toujours été préoccupé par le sujet, fil rouge de sa réflexion. En

1982, définissant le but de son travail au cours des vingt dernières années, il dit que son objectif « n'a pas été d'analyser les phénomènes de pouvoir ni de jeter les bases d'une telle analyse. J'ai cherché plutôt à produire une histoire des différents modes de subjectivation de l'être humain dans notre culture » (2001*b*, 1041). Dans cette visée générale se situe l'entreprise d'une histoire de la sexualité comme expérience, entendant par expérience « la corrélation, dans une culture, entre domaines de savoir, types de normativité et formes de subjectivité » (*ibid.*, 1559). Et la tâche qu'il assigne à la philosophie est une émancipation du sujet : « Sans doute l'objectif principal aujourd'hui n'est-il pas de découvrir, mais de refuser ce que nous sommes. Il nous faut imaginer et construire ce que nous pourrions être pour nous débarrasser de cette sorte de "double contrainte" politique que sont l'individualisation et la totalisation simultanées des structures de pouvoir moderne. » Il ne s'agit pas d'« essayer de libérer l'individu de l'État et de ses institutions, mais de nous libérer *nous* de l'État et du type d'individualisation qui s'y attache. Il nous faut promouvoir de nouvelles formes de subjectivité en refusant le type d'individualité qu'on nous a imposé pendant plusieurs siècles » (*ibid.*, 1051).

Foucault situe dans les années 1950 la sortie de la fascination hégélienne grâce à des auteurs comme Bataille, Blanchot, Klossowski qui « ont fait apparaître le problème du sujet comme problème fondamental pour la philosophie et la pensée moderne », avec l'abandon de l'idée, défendue par la philosophie classique et combattue par les structuralistes, selon laquelle le sujet a un caractère « fondamental et originaire ». « Le sujet a une genèse, le sujet a une formation, le sujet a une histoire ; le sujet n'est pas originaire » (*ibid.*, 590). Dans sa quête d'une « nouvelle pensée du sujet », Foucault tente ainsi d'« explorer ce que pourrait être une généalogie du sujet, tout en sachant bien que les historiens préfèrent l'histoire des objets et que les philosophes préfèrent le sujet qui n'a pas d'histoire. Ce qui n'empêche pas de me sentir une parenté empirique avec ce qu'on appelle les historiens des "mentalités" et d'une dette théorique à l'égard d'un philosophe comme Nietzsche qui a posé la question de l'historicité du sujet » (2001*a*, 506).

Qui s'intéresse aux représentations sociales ne peut qu'être sensible à cette proximité déclarée avec l'histoire des mentalités et ne peut, par ailleurs, manquer de relever que quand Foucault traite spécifiquement du sujet, comme c'est le cas dans le cours du Collège de France « Herméneutique du sujet » (2001*a*), il recourt à la notion de représentation comme « ensemble des idées ». L'ouvrage est le seul dont l'index comporte le terme de représentation, qui est référé dix-huit fois. Les passages où ce terme est utilisé font apparaître que la représentation intervient dans le processus de subjectivation comme objet d'un travail de réflexion et de choix, dans le cadre des techniques du soi et de la connaissance de soi exercées dans l'Antiquité. De plus, ce travail sur les représentations s'opère sous l'orientation d'un directeur de conscience,

ce qui renvoie au rôle que joue l'interaction dans l'élaboration de la représentation de soi.

Le retour du sujet dans les sciences sociales

La liaison entre sujet historicisé et représentations comme la corrélation de leur changement vont se retrouver dans les nouveaux paradigmes des sciences sociales. La fin des « grands récits », l'abandon de ce que l'on appela la « pensée russe » ou la « pensée chinoise » (Rioux et Sirinelli, 1997) après l'effondrement de l'empire soviétique et l'émergence d'une pensée postmoderne ont entraîné, dans les sciences sociales, des bouleversements qui eurent pour conséquence tout à la fois, la réhabilitation du concept de représentation et l'affirmation de la nécessité d'un retour à l'idée de « sujet actif et pensant », ainsi qu'une nouvelle interrogation sur le lien social. Selon Dosse (1995) les sciences humaines, dans leur ensemble, ont pris « en compte une conception qui n'est plus ni celle de la divinisation du sujet, ni celle de sa dissolution ». La complexité croissante des problèmes les conduit à postuler « une forme d'indétermination rendant impossible et vain l'enfermement de l'homme dans une logique exclusiviste, qu'elle soit morale, nationale, génétique, neuronale ». Par ailleurs, cette « nouvelle interrogation sur le lien social implique une autre échelle d'analyse, plus proche des acteurs sociaux. Le quotidien, les représentations jouent le rôle de leviers méthodologiques qui permettent de s'intéresser davantage à l'instituant qu'à l'institué » (418).

De ce fait, la manière dont l'individu a été conceptualisé dans son rapport à la société a changé. Le rapport individu/société initialement formulé en termes d'opposition, entre acteur ou agent et système social ou structure, a évolué dans un sens qui rapproche, dans leur acception, les notions d'acteur et d'agent, et les fait rejoindre la notion de sujet.

S'écartant d'une conception de l'individu orienté par ses intérêts et ses intentions privées, le terme d'acteur est d'un usage généralisé dans les sciences sociales, depuis Parsons. Dans un premier temps, l'acteur a été considéré comme se manifestant par des conduites sociales, personnelles et collectives. Celles-ci reflètent des assignations de rôle, de statut et dépendent de processus de socialisation. Elles sont définies par leur conformité ou leur déviance par rapport au système des normes dominantes en fonction duquel leur sens est fixé. Cette interprétation mettait en position de subordination l'acteur qui joue des rôles imposés par une place sociale, sans autonomie face à une société régie par les impératifs du pouvoir et du profit. L'évolution du traitement de la notion d'acteur a par la suite mis en exergue la possibilité de choix rationnels et la capacité d'opposition aux contraintes du système, la rapprochant de celle d'agent, particulièrement développée dans la tradition anglaise, inspirée par Giddens.

Poser l'individu comme agent implique la reconnaissance chez ce dernier d'un potentiel de choix de ses actions lui permettant d'échapper à la passivité vis-à-vis des pressions ou contraintes sociales, et d'intervenir, de manière autonome, dans le système des relations sociales en tant que détenteur de ses décisions et maître de son action. Développant la notion d'agent, Giddens (1982) a dénoncé l'erreur introduite dans la pensée française par le structuralisme qui a confondu une histoire sans sujet transcendantal avec une histoire sans sujets humains connaissant (*knowledgeable*) et capables d'exercer une réflexion sur leur situation et leur savoir. Contre l'idée d'une histoire sans sujet (*subject-less-history*), il propose, dans sa théorie de la structuration, de considérer les êtres humains comme des agents connaissant, même s'ils agissent à l'intérieur des limites, historiquement spécifiées, que posent des conditions sociales qu'ils ne reconnaissent pas et des conséquences de leur acte qu'ils ne peuvent prévoir. Conception qui s'approche singulièrement de celle de sujet et met au premier plan la question des modes de connaissance sur lesquels s'étaye l'action.

L'évolution parallèle des deux termes culmine dans les réflexions récentes de Touraine (2007). Celui-ci pousse le rapprochement entre acteur et sujet jusqu'à produire une théorie du sujet afin d'intégrer les transformations affectant, du fait de la mondialisation, la réflexion des individus et des groupes que marquent une volonté de liberté, d'affirmation de leur singularité ou de leur particularité, et une revendication identitaire, un désir de reconnaissance pour soi et les autres. Pour cerner cette nouvelle réalité qui s'impose au regard du chercheur, il faut « abandonner nos principes apparemment les mieux assurés, nos représentations les plus classiques de la société et des acteurs sociaux ». La nouvelle demande sociale est celle « du droit à avoir des droits » ; l'idée de sujet est convoquée par la « transformation d'une conscience de soi qui devient plus forte que la conscience des règles, des normes ainsi que des exigences des systèmes dans lesquels on vit et agit » (16).

Le tour subjectiviste en histoire et en anthropologie

Le renversement de perspective se retrouve dans les autres disciplines sociales en raison d'une crise que l'on situe à partir des années 1980. D'un point de vue épistémologique, cette crise découla de la remise en cause des déterminismes économiques et des conditionnements sociaux comme de la récusation du modèle positiviste ou du caractère dogmatique du *linguistic turn*. Il en est résulté, dans les contributions correspondant à l'arrivée dans le III^e millénaire, une mise en exergue de l'historicité, du pragmatisme et des modèles interprétatifs s'offrant « à une appropriation déliée à l'opposé des transpositions mécaniques, pour application, du prêt-à-penser des schémas théoriques ossifiés » (Lepetit, 1995, 15).

Ce mouvement a débouché, particulièrement en histoire, sur une double perspective. D'une part, un recours systématique à la notion de représentation, comme le disait Boureau en 1995 : « La notion de représentation, depuis une quinzaine d'années, s'est fortement implantée dans l'atelier de l'historien. Ce succès n'est pas de mode, car il tient à un véritable progrès dans la description des états mentaux et de leur expression selon leur rapport avec le processus historique ou social » (20). D'autre part, l'émergence d'un courant de critique propre au champ historique¹⁰. En conséquence, les perspectives ouvertes, l'anthropologie et la micro-histoire¹¹, fournirent aux historiens les raisons d'un changement d'échelle dans l'approche et la définition des objets d'étude. Ils préconisèrent le respect de la complexité des phénomènes étudiés, la réhabilitation de l'expérience des acteurs sociaux, considérés dans leur singularité et soulignant l'importance du contexte particulier qui donne sens à l'expérience.

Sur le plan collectif, cela conduisit à considérer le rôle des sujets tenus pour « pensants et agissants » et à reconnaître l'importance des revendications identitaires dans des luttes pour la domination et la reconnaissance sociale. L'étude de ces luttes qui engagent la structuration du social a mis l'accent sur « les stratégies symboliques qui déterminent positions et relations et construisent, pour chaque classe, groupe ou milieu, un être-perçu constitutif de son identité » (Chartier, 1989). De telles affirmations résonnent d'une singulière proximité avec l'optique psychosociale, dont elle déplace le centre de gravité de l'individu manifestant son appartenance groupale à l'affirmation identitaire d'une collectivité par des processus symboliques régissant des rapports sociaux.

On a pu ainsi parler d'un nouveau paradigme, le « paradigme subjectiviste » pour reprendre une expression de Noiriel (1989). Ce dernier, évoquant la possibilité pour la sociologie de contribuer au dépassement des impasses de l'histoire quantitative, propose de recourir à des notions comme celles d'expérience vécue et de sens investi par les individus dans leurs conduites, d'une part, et celles d'objectivation sous l'espèce d'évidence quotidienne, et d'intériorisation référant au processus par lequel les normes et les valeurs sociales sont intégrées dans l'espace intérieur des individus, d'autre part.

10. On a notamment remis en question le modèle de la longue durée de Braudel qui a longtemps orienté l'école des Annales, et dénoncé une « réification » de concepts comme la classe, le territoire ainsi que le privilège donné aux processus globaux.

11. La micro-histoire émergea en Italie dans les années 1970, avec l'école de Bologne et des auteurs comme Ginzburg et Levi, dont les travaux centrés sur des personnages singuliers, un prêtre, un meunier, inscrits dans une histoire familiale et un réseau de relations sociales, ont fait droit au besoin de faire entendre, de donner voix aux acteurs inconnus et de montrer comment des phénomènes larges comme l'industrialisation, la modernisation, la formation de l'État sont le résultat de stratégies et de trajectoires individuelles et familiales. De sorte que les phénomènes d'agrégation et de désagrégation sociales se trouvent reconstruits du point de vue des conduites et des identités individuelles.

En anthropologie, l'intégration des apports de la psychanalyse et des sciences cognitives chez des auteurs comme Godelier (2007) et Descola (2006) a orienté l'attention vers les processus psychiques et cognitifs qui participent des organisations sociales et structurent la formation des identités des sujets sociaux inscrits dans un ordre symbolique et politique. Ainsi, Godelier, reconstruisant « la naissance à soi du sujet social », insiste sur le fait qu'à travers le langage, « les autres sont en lui et avec lui », et qu'à travers les interactions, il intériorise la vision culturelle de son moi. « La présence idéale et émotionnelle dans les individus des rapports sociaux qui caractérisent leur société constitue la part subjective de ces rapports sociaux, un ensemble de représentations et de valeurs qui se trouvent présentes tout autant dans l'individu que dans ses rapports aux autres, puisqu'elles donnent sens à leurs rapports. Par là nous voyons que les rapports sociaux n'existent pas seulement entre les individus, ils sont également en eux – sous diverses formes » (179). Descola avance l'hypothèse que la manière de structurer l'expérience du monde et d'autrui dans les différentes cultures et époques est régie par des processus cognitifs. Elle procède selon deux modalités opérant dans, et prises en charge par, tous les membres d'un collectif : d'une part, l'*identification* par laquelle sont posées les différences et les ressemblances entre soi et les autres existants – humains et non humains – sur la base de l'imputation d'une intériorité (état de conscience, âme, etc.) et d'une physicalité (matérialité, corporéité) ; d'autre part, la *relation* définissant les liens établis entre les existants fondés soit sur leur équivalence – l'échange, le don, la prédation –, soit sur leur dépendance – la production, la protection, la transmission. Cette caractérisation à partir d'un fonctionnement cognitif qui renvoie à une intériorité, sinon à une subjectivité, permet d'établir des modèles d'organisation des relations sociales qui pourraient être applicables à l'étude des représentations sociales dans des espaces sociaux définis.

Les représentations sociales et le sujet

Toutes ces évolutions repérées dans les sciences sociales devraient inciter les psychologues sociaux qui traitent des représentations à approfondir les moyens d'analyse de tout ce qui a à voir avec la subjectivité. Reconnaître l'existence d'un sujet n'implique pas pour autant supposer chez lui un état de solipsisme. Les modèles de l'intériorisation dont le parangon est l'*habitus* de Bourdieu, celui de la psychanalyse et les différentes conceptualisations sociales du rapport à l'autre (Jodelet, 2003) intériorisent l'autre dans le sujet. En psychologie sociale, Zavalloni (2007) montre la part qui revient à la représentation de l'altérité dans la structuration d'une identité engageant également la corporéité. Plus récemment, Markova (2007), inspirée par Bakhtine, rapporte à la dialogicité aussi bien la formation des catégories de pensée que celle des

représentations, dans une reprise ontologique de l'opposition distinctive empruntée à l'anthropologie¹². Toutefois, la nécessité d'écarter une vision solipsiste du sujet n'implique nullement de rapporter les systèmes de pensée à une pure structuration par l'échange langagier. Le lieu de la rencontre intersubjective se trouve, comme le montre Merleau-Ponty (2003), dans le champ de l'institution qui signifie « établissement dans une expérience (ou dans un appareil construit) de dimensions (au sens général, cartésien : système de référence) par rapport auxquelles toute une série d'autres expériences auront sens et feront une *suite*, une histoire ». Le sujet comme autrui est inséparablement institué et instituant : « Je me projette en lui et lui en moi, il y a projection-introjection, productivité de ce que je fais en lui et de ce qu'il fait en moi, communication vraie par entraînement latéral : il s'agit d'un champ intersubjectif ou symbolique, celui des objets culturels, qui est notre milieu, notre charnière, notre jointure » (35-38).

Ce qui paraît important de développer dans le futur serait d'étudier de quelle manière un travail sur les représentations peut, tout à la fois, tirer parti de, et contribuer à, un travail sur la subjectivation, d'un double point de vue théorique et pratique. L'aperçu, certes limité, qui vient d'être donné pourrait fournir certaines orientations, qu'il s'agisse de la liaison entre subjectivité et représentation, sur le plan de la production des connaissances et des significations, des effets sur les contenus représentationnels imputables aux formes de subjectivation liées aux cadres sociaux et historiques ou du rôle des représentations dans la constitution des subjectivités et de leur affirmation identitaire.

De ce dernier point de vue, il serait intéressant de voir comment l'intervention sur les représentations endossées par chacun peut contribuer à un changement de subjectivité. Cette perspective n'est pas nouvelle. Foucault l'a abordée à propos des techniques du soi. Sur le plan empirique, il suffit de revenir sur les différents modèles proposés pour l'intervention sociale tant en sociologie qu'en psychosociologie (Jodelet, à paraître). Pour induire un changement, que ce soit à travers des modes d'influence ou des processus d'interaction et de négociation de sens en vue d'une resignification de l'expérience des acteurs sociaux, ces modèles d'intervention font toujours référence à un travail sur les représentations, individuelles, sociales ou collectives. Ce travail suppose la correction de croyances considérées comme inadéquates ou fausses, la valorisation des savoirs de sens commun, la conscientisation critique des postures idéologiques, la réinterprétation des situations de vie, la mise en perspective des positions en fonction d'une analyse des contextes de l'action et du point de vue des acteurs. De telles perspec-

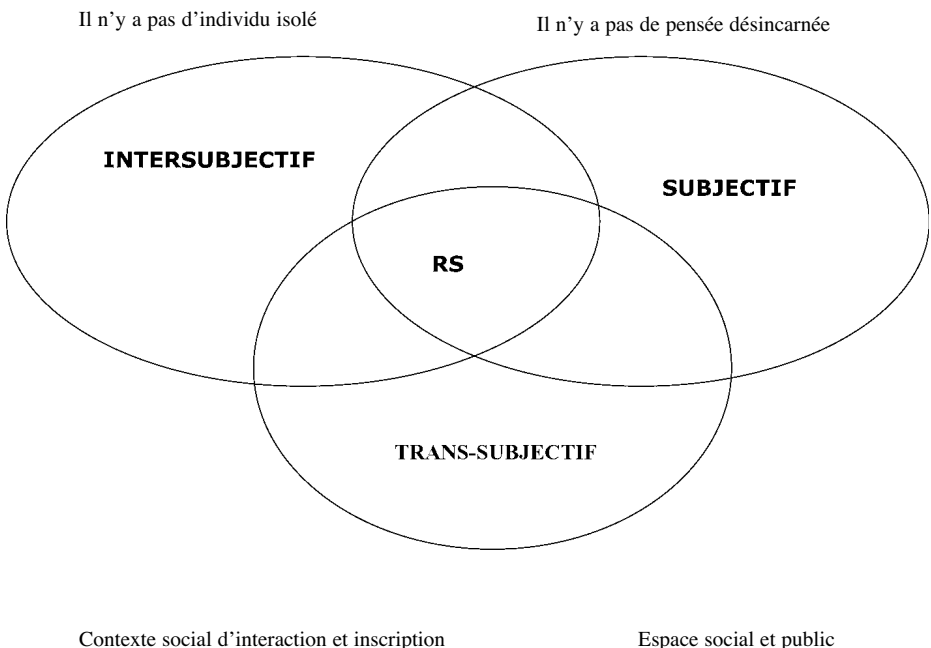
12. On notera qu'au sein même de l'anthropologie, diverses interprétations de cette opposition ont été proposées depuis Evans-Prichard, qui la fait découler d'un processus de différenciation sociale où le « non-nous » est nécessaire à l'affirmation identitaire d'un « nous », jusqu'à Héritier qui fonde la formation binaire des catégories de pensée sur l'expérience originare et primordiale du corps sexué.

tives impliquent que l'approche des représentations sociales peut fournir, pour un changement social au niveau individuel ou collectif et quel que soit le domaine d'intervention, la contribution la meilleure mais aussi la plus difficile. La meilleure parce que les façons que les sujets ont de voir, penser, connaître, sentir et interpréter leur monde de vie et leur être au monde jouent un rôle indiscutable dans l'orientation et la réorientation des pratiques. La plus difficile, car les représentations sociales sont des phénomènes complexes engageant le jeu de nombreuses dimensions qui doivent être intégrées dans une même appréhension et sur lesquelles il faut intervenir conjointement. À cet effet, je propose un cadre d'analyse permettant de situer l'étude de la représentation sociale dans le jeu de la subjectivité.

Les trois sphères d'appartenance des représentations sociales

Pour analyser des représentations sociales portées par des individus et des groupes localisés dans des espaces concrets de vie et, dépassant le stade de la simple description d'états représentationnels, définir les modalités d'une action transformatrice, je propose le schéma suivant qui délimite les sphères ou univers d'appartenance des représentations.

Les sphères d'appartenance des représentations sociales



S'agissant de leur genèse et de leurs fonctions, les représentations sociales peuvent être rapportées à trois sphères d'appartenance : celle de la subjectivité, celle de l'intersubjectivité et celle de la transsubjectivité. Comme le pose la théorie des représentations sociales (Moscovici, 1961, 1976 ; Jodelet, 1989), toute représentation sociale est celle d'un objet et d'un sujet. Bien que l'on doive toujours prendre en considération le type d'objet référé dans l'étude d'une représentation sociale, le commentaire du schéma sera focalisé, pour des raisons analytiques, exclusivement sur le sujet pensant. Non sans souligner fermement, comme il est indiqué dans les angles du schéma, que les sujets doivent être conçus non comme des individus isolés, mais comme des acteurs sociaux actifs, concernés par les différents aspects de la vie quotidienne qui se développe dans un contexte social d'interaction et d'inscription. La notion d'inscription subsume deux types de processus dont l'importance est variable selon la nature des objets et des contextes considérés. D'une part, la participation à un réseau d'interactions avec les autres, à travers la communication sociale – ici je me réfère au modèle de la triangulation Ego-Alter-Objet proposé par Moscovici (1984). D'autre part, l'appartenance sociale définie à plusieurs niveaux : celui de la place dans la structure sociale et de la position dans les rapports sociaux, celui de l'insertion dans des groupes sociaux et culturels qui définissent l'identité, celui du contexte de vie où se déroulent les interactions sociales, celui de l'espace social et public.

La notion de subjectivité nous conduit à considérer les processus qui opèrent au niveau des individus eux-mêmes. Bien que nos recherches visent à dégager les éléments représentationnels partagés, il serait réducteur d'éliminer de notre examen ce qui correspond aux processus par lesquels le sujet s'approprie et construit ces représentations. Ces processus peuvent être de nature cognitive, émotionnelle, et dépendre d'une expérience dans le monde de vie (Jodelet, 2006). Ils renvoient également à des états d'assujettissement ou de résistance dont nous avons parlé plus haut. De ce point de vue, il convient de distinguer les représentations que le sujet élabore activement de celles qu'il intègre passivement, dans le cadre des routines de vie ou sous la pression de la tradition ou de l'influence sociale. Il faut aussi souligner que le sujet situé dans le monde l'est en premier lieu par son corps, comme l'établit la phénoménologie. La participation au monde et à l'intersubjectivité passe par le corps : il n'y a pas de pensée désincarnée, flottant dans l'air. Cela nous conduit à intégrer dans l'analyse des représentations les facteurs émotionnels et identitaires, à côté des prises de position liées à la place sociale (Doise, 1990) et des connotations qui vont caractériser, en fonction de l'appartenance sociale, la structure des représentations (Abric, 1994). Les diverses facettes qualifiant le sujet n'entrent pas en jeu de façon systématique dans la production des représentations sociales et leur importance relative doit évidemment être rapportée au type d'objet représenté et à la situation dans laquelle se forge la repré-

sensation. Quoi qu'il en soit, la prise en compte du niveau subjectif permet de comprendre une fonction importante des représentations. Les représentations qui sont toujours celles de quelqu'un ont une fonction expressive. Leur étude permet d'accéder aux significations que les sujets, individuels ou collectifs, attribuent à un objet localisé dans leur environnement social et matériel, et d'examiner comment ces significations sont articulées à leur sensibilité, leurs intérêts, leurs désirs, à leurs émotions comme au fonctionnement cognitif.

La sphère de l'intersubjectivité renvoie aux situations qui, dans un contexte donné, contribuent à l'établissement de représentations élaborées dans l'interaction entre les sujets, pointant en particulier les élaborations négociées et établies en commun par la communication verbale directe. Les cas sont nombreux qui illustrent le rôle de l'échange dialogique dont résultent la transmission d'information, la construction de savoir, l'expression d'accords ou de divergences à propos d'objets d'intérêt commun, l'interprétation de thèmes pertinents pour la vie des participants à l'interaction, la possibilité de création de significations ou de resignifications consensuelles. Ce type d'échange est l'objet privilégié de la psychologie sociale et des interventions de type thérapeutique ou de celles qui sont destinées à des individus ayant à modifier leur relation à une situation de vie dans un contexte communautaire, ou de travail dans un cadre organisationnel. Dans ces espaces d'interlocution, il est aussi fait recours à un univers déjà constitué, sur le plan personnel ou social, de représentations. Celles-ci interviennent comme moyens de compréhension, outils d'interprétation et de construction des significations partagées autour d'un objet d'intérêt commun ou d'accord négocié.

Enfin, la troisième sphère, celle de la transsubjectivité, fut moins prise en considération, du moins au cours des dernières années. Elle se compose d'éléments qui traversent le niveau tant subjectif qu'intersubjectif. Leur échelle domine aussi bien les individus et les groupes que les contextes d'interaction, les productions discursives et les échanges verbaux. L'emploi de la notion de transsubjectivité, présente dans la phénoménologie, est ici directement tributaire de la réflexion de R. Boudon (1995) sur « la rationalité subjective » et les « raisons transsubjectivement valides » d'endosser une croyance indexée sur une situation (cadre spatio-temporel, champ social ou institutionnel, univers de discours) ou dérivant d'un « entrelacs de principes, d'évidences empiriques, logiques ou morales » et de la partager collectivement parce qu'elle fait sens pour les acteurs concernés.

Dans la formation des représentations sociales, la sphère de la transsubjectivité se situe en regard de celle de l'intersubjectivité et de celle de la subjectivité, et renvoie à tout ce qui est commun aux membres d'un même collectif. Cette communalité peut avoir, en effet, plusieurs origines. Elle peut résulter de l'accès au patrimoine de ressources fournies, pour l'interprétation du monde, par l'appareil culturel. Celui-ci offre les critères de codification et de classification de la réalité, les ins-

truments mentaux, les répertoires qui servent à construire des significations partagées et constitue l'arrière-fond permettant l'intercompréhension (Searle, 1979). Elle peut dépendre du jeu des contraintes ou des pressions assignables soit à des conditions matérielles d'existence, soit à des impositions liées à la structure des rapports sociaux et de pouvoir, soit à la prégnance des systèmes de normes et valeurs, soit à l'état des mentalités que les historiens traitent comme des systèmes de représentations orientant les pratiques collectives et assurant le lien social et l'identité collective. Elle renvoie également à l'espace social et public où circulent des représentations provenant de sources diverses : la diffusion par les moyens de communication de masse, les cadres imposés par les fonctionnements institutionnels, les hégémonies idéologiques, etc. Traversant les espaces de vie locaux, cette sphère constitue un milieu où baignent les individus. Par leur circulation, les représentations ainsi générées dépassent le cadre des interactions et sont endossées, sur le mode de l'adhésion ou de la soumission, par les sujets. Pour donner un exemple du fonctionnement de cette sphère, je prendrai le cas du jeu des représentations dans la compréhension d'un événement politique.

La compréhension des événements

Les tendances récentes de l'interprétation de l'action dans les sciences sociales mettent l'accent sur l'importance de l'événement, surgissement inattendu dans un ordre temporel et un état des choses. Deux directions sont suivies quand il s'agit de donner sens à un événement. Pour la science, ce sont les conséquences de l'événement qui permettent d'en analyser les significations et la portée. Pour le sens commun, ces dernières découlent de l'ancrage de l'événement dans le système de pensée préexistant des personnes qui l'interprètent. Selon les appartenances sociales, les engagements idéologiques, les systèmes de valeurs référentiels, etc., un même événement peut mobiliser des représentations transsubjectives différentes qui le situent dans des horizons variables. En découlent de la part des sujets des interprétations qui peuvent faire objet de débat et aboutir à des situations de consensus ou de dissensus.

La notion d'horizon, empruntée à la phénoménologie, désigne ici les domaines par rapport auxquels un même objet peut être situé. L'objet qu'un sujet observe peut être considéré dans des horizons différents. Par exemple, je peux appréhender un arbre dans l'horizon externe que constitue la forêt ou le jardin où il est planté, en cherchant ses différences et sa spécificité, sa contribution à l'effet esthétique d'ensemble. Ou bien je peux l'appréhender dans son horizon interne, en m'attachant à la texture de son écorce, l'arrangement de ses branches, la forme de son feuillage pour en définir l'espèce, le développement, l'état de santé ou la beauté, etc. Ces deux horizons d'observation vont permettre de

dégager, selon la perspective adoptée, des propriétés différentes. La notion d'horizon dans lequel est encastré l'objet permet de dépasser le caractère purement individuel de la notion de perspective. Car ce mode d'approche des objets et des événements qui meublent notre monde quotidien fait appel à des systèmes de représentations transsubjectives qui modèlent et nuancent nos perceptions.

Pour illustrer ce phénomène de mise en sens, je prendrai l'exemple récent de l'affaire des caricatures de Mahomet parues au Danemark il y a deux ans¹³. Cette affaire est une bonne illustration de la notion d'horizon et du jeu des représentations transsubjectives prises en charge par les sujets et convoquées dans les rhétoriques sociales. En effet, l'analyse de contenu des débats suscités par cette affaire et qui ont occupé pendant plusieurs mois l'espace public (presse, radio, TV) montre que les arguments des protagonistes différaient selon l'horizon dans lequel ils se plaçaient.

Du côté de ceux qui se sont élevés contre les caricatures, on distingue des références à : 1. Un horizon religieux conduisant à qualifier les caricatures de *blasphème*. En effet, dans les religions juives et musulmanes, l'image de Dieu ne peut faire l'objet d'une représentation imagée. Le prophète, incarnation de Dieu, ne peut être représenté. Les caricatures sont une violation d'un interdit sacré, un blasphème qui doit être condamné comme le furent les *Versets sataniques* de Salman Rushdie. 2. Un horizon communautaire. Les musulmans forment une communauté et tout geste qui affecte l'un de ses éléments est attentatoire à la communauté dans son ensemble. On développe alors une double argumentation. Ou bien la caricature est une *humiliation*. Étant une moquerie, elle est interprétée comme une insulte de plus adressée à l'ensemble des musulmans qui revendiquent leur droit à croire et à défendre leur croyance. L'insulte est ressentie comme une humiliation par des peuples, souvent ex-colonisés, qui se sont toujours sentis en butte au mépris et prennent la caricature comme une blessure narcissique. Ou bien la caricature est un *préjudice*. Faisant équivaloir tous les musulmans à une secte islamiste extrémiste et terroriste, elle constitue un préjudice pour tous ceux qui s'identifient comme musulmans. L'amalgame

13. Je rappelle rapidement cet épisode et ses rebondissements. Un journal danois d'extrême droite a publié une série de caricatures du prophète Mahomet dont l'une, en particulier (une tête du prophète barbu dont le turban blanc sert de niche à une bombe), souleva quatre mois plus tard, dans plusieurs milieux et pays islamiques, un mouvement de protestation d'une ampleur et d'une violence rares (manifestations de rue, attaque des ambassades danoises, crémation d'effigies et de drapeaux, etc.). Ce mouvement a entraîné diverses réactions de réprobation et, dans le contexte démocratique français une défense de la presse. Ainsi, l'hebdomadaire *Charlie-Hebdo* a reproduit les caricatures en geste de solidarité et d'affirmation de la liberté de la presse. Cette publication a entraîné des débats publics houleux et des prises de position contradictoires. L'hebdomadaire, qui a été cité en justice par un organisme officiel de représentation de la communauté musulmane, a reçu le soutien de diverses personnalités du monde scientifique, juridique et politique. Le jugement a débouté les plaignants.

entre terrorisme et musulman est raciste et opéré au détriment de toute la communauté qui se trouve rejetée dans un même opprobre.

Du côté de ceux qui défendent les caricatures, on observe aussi une argumentation fondée sur deux horizons de référence. Ou bien l'on se place dans l'horizon de la démocratie et de la Déclaration des droits de l'homme de 1948, la caricature alors relève d'un droit inaliénable et universel, assurant la *liberté d'expression* qui doit primer sur la croyance religieuse. Ou bien l'on se place dans un horizon politique, et l'on pointe l'histoire d'une *manipulation*. Tout en condamnant le journal danois en raison de son orientation d'extrême droite, on souligne le retard de la réaction de la part des milieux musulmans. On dénonce alors, dans la mobilisation des masses, une manipulation islamiste, une mainmise du politique sur la crédulité des foules.

L'interaction entre les sphères d'appartenance des représentations

L'analyse des débats a montré non seulement l'irréductibilité des positions, mais aussi le fait que les horizons ne sont pas forcément compatibles ou cumulables à l'intérieur d'une même prise de position. Cet exemple montre qu'un même objet ou événement pris dans des horizons différents donne lieu à des échanges d'interprétation, des confrontations de position par lesquelles les individus expriment une identité et une appartenance. Chacun des horizons met en évidence une signification centrale de l'objet en fonction de systèmes de représentations transsubjectives spécifiques aux espaces sociaux ou publics dans lesquels évoluent les sujets. Ceux-ci s'approprient ces représentations en raison de leur adhésion, de leur affiliation à ces espaces.

La sphère de la transsubjectivité, pour avoir été référée à un niveau social global ou assimilée à un système rigide de détermination, n'a pas fait l'objet d'une attention spécifique dans l'étude des représentations sociales, voire elle a été évacuée des préoccupations des chercheurs qui désiraient respecter le potentiel de créativité et de liberté propre à la nouvelle modernité. Cependant, comme l'indique l'exemple des caricatures, non seulement on ne peut négliger de la prendre en compte, mais elle permet d'affiner l'analyse du jeu des idées et des représentations. En outre, comme il apparaît à propos de l'expérience (Jodelet, 2006), de nouvelles perspectives tentent d'établir un pont entre cette sphère et les autres. Enfin, la rencontre entre ces sphères ouvre un espace de communication et de liberté, ainsi que le montrent des auteurs comme Arendt et Habermas.

Pour Arendt (1983), les conditions d'existence, qu'elles soient naturelles ou créées par les hommes, modèlent l'expérience subjective : « L'influence de la réalité du monde sur l'existence humaine est ressentie, reçue comme force de conditionnement » (1983, 43). Ces conditions d'existence sont le ressort de l'exercice de la « pensée », distinguée, à

la suite de Kant, de la « connaissance », qui se réfère à un savoir positif. Arendt pose que nous pensons à partir de notre propre expérience et que, par le biais de la pensée, notre vie devient communicable, partageable et compréhensible par les autres. La pensée reformule ce qu'imposent nos conditions d'existence, et le rend valide pour une communauté d'êtres humains et pas seulement pour une seule personne. De sorte que la pensée du sujet, modelée par la sphère trans-subjective, ici incarnée dans les conditionnements sociaux, devient une voix/voie de l'intersubjectivité. À quoi l'on pourrait ajouter, concernant le rapport pensée/connaissance, le fait que la pensée propre du sujet est aussi une façon de résister et de poser son autonomie par rapport au savoir et à la connaissance scientifique. Une réflexion de Canguilhem (1978) concernant le champ médical l'illustre parfaitement : « Le malade est un Sujet, capable d'expression, qui se reconnaît comme Sujet dans tout ce qu'il ne sait désigner que par des possessifs : sa douleur et la représentation qu'il s'en fait, son angoisse, ses espoirs et ses rêves. [...] Il est impossible d'annuler dans l'objectivité du savoir médical la subjectivité de l'expérience vécue par le malade. Cette protestation d'existence mérite d'être entendue, alors même qu'elle oppose à la rationalité d'un jugement bien fondé la limite d'une sorte de plafond impossible à crever. »

De même trouve-t-on chez Habermas (1987) une reconnaissance des contraintes qui constituent un espace de transsubjectivité, tout en conférant à l'intersubjectivité et au langage un statut de garantie de liberté. « L'infrastructure linguistique de la société est un moment d'un contexte qui, certes toujours médiatisé par des symboles, se constitue également à travers des contraintes réelles : celle de la nature externe, qui se répercute dans les procédures de la maîtrise technique, et celle de la nature interne, qui se reflète dans les répressions qu'exercent les rapports de force sociaux. Ces deux catégories de contrainte ne sont pas seulement l'objet d'interprétation ; à l'insu du langage, elles agissent sur les règles mêmes de la grammaire en fonction desquelles nous interprétons » (220). Face à quoi le *logos*, la pensée, qui prend corps dans le langage ordinaire et la communication, permet aux interlocuteurs de garder la liberté d'exercer comme sujets, à travers l'expression de leurs raisons, un pouvoir qui les unit.

Les réflexions de ces auteurs ont une pertinence directe pour notre pratique de recherche sur les représentations sociales, au sein desquelles nous pouvons aussi distinguer ce qui relève de la connaissance, du savoir, de ce qui relève d'une pensée se déployant à partir de notre expérience concrète. Elles nous invitent à prendre en considération la négociation entre les conditions transsubjectives et la libération qu'autorise une pensée subjective communicable et communiquée dans l'intersubjectivité, comme à déceler, dans le jeu de ces trois sphères les conditions d'une liberté qui soutiendra les interventions visant au changement social. La relation dialectique établie entre modes de formation et fonctions des représentations sociales selon leur assignation topologique

mériterait de plus amples développements, illustrés de cas empiriques. Ce pour quoi l'espace manque. J'espère que le tableau qui vient d'être brossé à grands traits permettra cependant de mesurer les potentialités portées par la perspective subjectiviste adoptée.

Conclusion

Au terme d'un parcours, sans doute ambitieux, mais nécessaire, quelles conclusions tirer ? Le sujet apparaît sous différentes figures : celle d'une illusion ou d'une transparence trompeuse ; celle d'une objectivation en subjectivités historiquement constituées ; celle d'un pouvoir réflexif de résistance ou de surveillance ; celle d'une liberté revendiquant ses droits, ses références identitaires, sa responsabilité ; celle d'un enjeu dans les combats symboliques et politiques. Il nous a permis de voir l'évolution du traitement de la notion de sujet, les horizons où elle est située, les débats qu'elle entraîne, les effets qu'elle induit dans la pratique des sciences humaines et dans les propositions d'intervention en vue d'un changement. Par là se dessinent les contours d'un territoire d'étude des représentations époques (Jodelet, 2007), c'est-à-dire des représentations sociales, collectives, scientifiques étroitement liées au devenir social et historique.

Par ailleurs, nous avons pu entrevoir quelques-unes des relations que le sujet entretient avec les représentations, produits et cristallisations des sens qu'il confère à son univers de vie, ou intériorisations des impositions sociales qui le constituent, médiations de l'expression de ses identités. Il y aurait là matière à développement, signalant l'urgence de réintroduire cette notion dans la réflexion psychosociologique sur la pensée sociale.

Car parler de sujet, dans le champ d'étude des représentations sociales, c'est parler de pensée, c'est-à-dire référer à des processus qui impliquent des dimensions psychiques et cognitives, la réflexivité par questionnement et positionnement face à l'expérience, aux connaissances et au savoir, l'ouverture vers le monde et les autres. Processus qui prennent une forme concrète dans des contenus représentationnels exprimés dans des actes et des mots, des formes de vécu, des discours, des échanges dialogiques, des affiliations et des conflits. Cette spécificité de la représentation du sujet comme pensée ouvre un espace de recherche qui reste encore largement à baliser. Chez les auteurs auxquels il a été fait référence, le terme « sujet » apparaît souvent comme ayant une nature conceptuelle, abstraite, un caractère programmatique. Il nous reste à lui donner de la chair. Ce qui ne sera pas une mince affaire !

Bibliographie

- ABRIC, J.C. 1994. *Pratiques sociales et représentations*, Paris, PUF.
- ARENDT, H. 1983. *La condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy.
- BALIBAR, É. ; CASIN, B. ; LIBERA, L. de. 2004. Entrée « sujet » dans B. Cassin (sous la direction de), *Vocabulaire européen des philosophies*, Paris, Le Seuil, Le Robert.
- BOUDON, R. 1995. « Sens et raisons : théorie de l'argumentation et sciences humaines », *Hermès*, 16, p. 29-43.
- BOUREAU, A. 1989. « Proposition pour une histoire restreinte des mentalités », *Annales ESC* 6, p. 1 491-1 504.
- BUTLER, J. 1995. *The Psychic Life of Power. Theories in Subjection*, Berkeley, Stanford University Press. Trad. française *La vie psychique du pouvoir. L'assujettissement en théories*, Paris, Éditions Leo Scheer, 2002.
- CANGUILHEM, G. 1978. « Une pédagogie de la guérison est-elle possible ? », *Nouvelle revue de psychanalyse* 17, p. 13-26.
- CANGUILHEM, G. 1993. « Le cerveau et la pensée », dans Actes du colloque *Georges Canguilhem. Philosophe historien des sciences*, Paris, Bibliothèque du Collège international de philosophie, Paris, Albin Michel.
- CHARTIER, R. 1989. « Le monde comme représentation », *Annales ESC* 6, p. 1 505-1 520.
- CHOMSKY, N. 2006. « Langage et pensée : quelques réflexions sur des thèmes vénérables », dans N. Chomsky, M. Foucault, *Sur la nature humaine. Comprendre le pouvoir*, Bruxelles, Aden 87-148.
- DELEUZE, G. GUATTARI, F. 1980. *Mille plateaux*, Paris, Éditions de Minuit.
- DESCARTES, R. 1641. *Les méditations*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1949.
- DESCOLA, P. 2006. *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.
- DOSSE, F. 1995. *L'empire du sens. L'humanisation des sciences humaines*, Paris, La Découverte.
- DOISE, W. 1990. « Les représentations sociales », dans R. Ghiglione, C. Bonnet et J.F. Richard (sous la direction de), *Traité de psychologie cognitive 3 : Cognition, représentation, communication*, Paris, Dunod, p. 111-174.
- DURKHEIM, É. 1895. « Représentation collective et représentation individuelle », dans *Sociologie et philosophie*, Paris, PUF.
- FISETTE, D. ; POIRIER, P. 2002. *Philosophie de l'esprit. Psychologie du sens commun et sciences de l'esprit*, Paris, Vrin.
- FOUCAULT, M. 2001a. *L'herméneutique du sujet. Cours au Collège de France*. 1981-1982, Paris, Gallimard, Le Seuil, coll. « Hautes études ».
- FOUCAULT, M. 2001b. *Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris, Gallimard, Quarto.
- GERGEN, K.J. 1991. *The Saturated Self. Dilemmas of Identity in Contemporary Life*, New York, Basic Books.
- GIDDENS, A. 1982. « Profiles and critiques in Social Theory », dans P. Cassell (sous la direction de), *The Giddens Reader*, Londres, Macmillan Press, 1993.
- GODELIER, M. 2007. *Au fondement des sociétés humaines. Ce que nous apprend l'anthropologie*, Paris, Albin Michel.
- GUATTARI, F. 1986. « De la production de subjectivité », *Revue Chimères* 4, p. 1-19.
- HABERMAS, J. 1987. *La logique des sciences sociales*, Paris, PUF.

- JACQUES, F. 2000. *Écrits anthropologiques. Philosophie de l'esprit et cognition*, Paris, L'Harmattan.
- JODELET, D. 1989. « Représentations sociales : un domaine en expansion », dans D. Jodelet (sous la direction de), *Les représentations sociales*, Paris, PUF, 7^e éd. 2003.
- JODELET, D. 2005. « Formes et figures de l'altérité », dans M. Sanchez-Mazas, L. Licata (sous la direction de), *L'autre. Regards psychosociaux*, Grenoble, PUG, p. 23-47.
- JODELET, D. 2006a. « Place de l'expérience vécue dans les processus de formation des représentations sociales », dans V. Haas (sous la direction de), *Les savoirs du quotidien*, Rennes, PUR, p. 235-255.
- JODELET, D. 2006b. « Représentation sociale », dans S. Mesure et P. Savidan (sous la direction de), *Le dictionnaire des sciences humaines*, Paris, PUF, p. 1 003-1 005.
- JODELET D. 2007. « Imaginaires érotiques de l'hygiène féminine intime. Approche anthropologique », *Connexions* 87, p. 105-128.
- JODELET, D. à paraître. « Interconnections between social representations and intervention », dans A.S. de Rosa (sous la direction de), *Social Representations in the « Social Arena » : the Theory in Contexts faced with « Social Demand »*, New York-London, Routledge.
- KAËS, R. 1976. *L'appareil psychique groupal. Constructions du groupe*, Paris, Dunod.
- LEPETIT, B. 1995. *Les formes de l'expérience. Une autre histoire sociale*, Paris, Albin Michel.
- MARKOVA, I. 2007. *Dialogicité et représentations sociales : la dynamique de l'esprit*, Paris, PUF.
- MERLEAU-PONTY, M. 2004. *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1^{er} édition 1964.
- MERLEAU-PONTY, M. 2003. *L'institution. La passivité*. Notes de cours au Collège de France, Paris, Belin.
- MILON, A. 2007. « Descartes », dans M. Marzano (sous la direction de), *Dictionnaire du corps*, Paris, PUF, p. 292-296.
- MOSCOVICI, S. 1970. Préface à D. Jodelet, J. Viet, P. Besnard (sous la direction de), dans *La psychologie sociale, une discipline en mouvement*, Paris-La Haye, Mouton, p. 9-64.
- MOSCOVICI, S. 1976. *La psychanalyse, son image et son public*, Paris, PUF, 1^{re} édition 1961.
- MOSCOVICI, S. 1984. « Le domaine de la psychologie sociale », dans S. Moscovici (sous la direction de), *La psychologie sociale*, Paris, PUF.
- MOSCOVICI, S. 2000. *Social Representations : Explorations in Social Psychology*, Cambridge, Polity Press.
- NOIRIEL, G. 1989. « Pour une approche subjectiviste du social », *Annales ESC*, n° 6, p. 1 435-1 459.
- RIOUX, J.P. ; SIRINELLI, J.F. 1997. *Pour une histoire culturelle*, Paris, Le Seuil.
- SEARLE, J. 1979. *Les actes de langage*, Paris, Hermann.
- TOURAINÉ, A. 2007. *Penser autrement*, Paris, Fayard.
- ZAVALLONI, M. 2007. *Ego-écologie et identité : une approche naturaliste*, Paris, PUF.
- ZIZEK, S. 1999. *Le sujet qui fâche. Le centre absent de l'ontologie politique*, Paris, Flammarion.